

DU BON SEIN AU GOUT POUR LA CULTURE

Nicole FABRE

Soirée clinique du 19 octobre 2013

Un regard sur mon titre et l'image qui l'illustre du bon sein au goût pour la culture :

Le sein : une formule employée essentiellement par Melanie Klein, réduisant ainsi à cet objet partiel « le sein » la mère qui donne le sein.

Heureusement l'image choisie (que je dois à la très belle collection de Lyliane Nemet-Pier) montre effectivement une mère qui ne se contente pas d'allaiter son enfant. Elle donne le sein pour allaiter et elle regarde son nourrisson.

Quelle chance d'ailleurs que les seins des femmes permettent de tenir le bébé dans ses bras, au lieu d'allaiter de loin, c'est-à-dire de laisser téter le petit chat le petit lion ou le petit veau que la mère ne tient pas dans ses bras et ne peut guère regarder, contempler.

J'ajouterai qu'il s'agit d'un bon sein. Y aurait-il de mauvais seins ? Oui, peut-être quand justement c'est un sein coupé du regard, coupé de la mère. Un sein qui ne serait que mamelle contenant le lait nécessaire.

Winnicott (le chantre de la relation mère/enfant) ne s'y est pas trompé qui ne parle pas de sein mais de mère. La « mère suffisamment bonne », dont je parlerai tout à l'heure. En 1945, c'est-à-dire une vingtaine d'années avant la publication de ses livres majeurs, il écrit :

« Sous l'angle de l'enfant et du sein de la mère (je ne prétends pas que le sein soit essentiel comme moyen de transmission de l'amour maternel) : l'enfant a des pulsions instinctuelles et des idées prédatrices. La mère a un sein et le pouvoir de produire du lait et l'idée qu'elle aimerait être attaquée par un bébé affamé. »

Pour Winnicott la conjonction, la rencontre de ces deux réalités instinctuelles provoque la rencontre, le premier lien qui va s'établir entre la mère et l'enfant.

Pour le moment, et si nous revenons à l'image, disons que cette mère suffisamment bonne donne le sein à son enfant en le tenant dans ses bras, sur ses genoux, et dans son regard.

De plus, l'image dit autre chose. Auprès d'elle se tient la petite fille qui doit être la grande sœur et qui lit tranquillement. Aube de la culture. La petite fille qui a sûrement été allaitée autrefois, pendant que son petit frère ou sa petite sœur se nourrit de lait, se nourrit l'esprit.

Comment cependant passer de l'image du nourrisson allaité, repu de lait parfois, à l'image de la culture : les livres, l'art, l'échange... ?

Par quel tour de passe-passe me suis-je donné le droit de poser la question affichée : « Et si la saveur d'un sein généreux nous préparait à la fois à l'appétit des nourritures terrestres, au goût de voir, de lire et d'échanger ? »

J'ai fait un premier détour sur mon titre en passant par l'image que nous avons choisie et que j'ai proposée. Je vous propose un bref deuxième détour par le vocabulaire. Nous savons que le langage et les mots employés (qui font image) sont porteurs de sens :

- J'ai dévoré ce livre ;
- Cet article, il est très bon ;
- Cet enfant est avide de connaissance, il a soif de savoir ;
- Le vendredi je vais toujours voir une expo ou un musée : je me régale ;
- J'aimerais me nourrir un peu plus intellectuellement ;
- Ce film ? Un délice ;
- Ce film ? Ce bouquin ? Écœurants !

C'est donc bien que, pour reprendre un titre de Cyrulnik, nous sommes « de chair et d'âme » et qu'une communication secrète lie la chair et l'âme. La nourriture du corps et celle du cœur ou de l'âme.

Et peut-être d'autant mieux que c'est précocement qu'a été donnée de l'âme à la chair. Mais comment ?

Quelques études concernant le bébé.

Je reviens vers les études qui ont été faites sur le nourrisson. Beaucoup parmi nous connaissent les études de Bowlby, psychanalyste anglais dont le premier ouvrage traitant de ces questions est paru en 1969 en Angleterre, dix ans plus tard en France.

Le thème : « attachement et perte ». Il étudie le comportement des petits singes agrippés à leur mère et qui souffrent quand on les en sépare. Le comportement du petit séparé de sa mère est bien décrit : à une phase de colère succède une phase d'abattement qui peut aller jusqu'à la dépression. Où le petit ne s'intéresse plus à rien. Comme certains bébés tristes, amorphes, qui ne se développent pas, n'ont pas de curiosité. A noter que Bowlby ne parle pas d'allaitement mais de contact.

A la même époque, un autre psychanalyste de l'école anglaise, mais américain, Spitz, a fait une expérience intéressante. On a nourri au biberon des bébés singes séparés de leur vraie mère

mais on leur a fabriqué des pseudo-mères, les unes en fil de fer, les autres en velours. Les bébés singes nourris par les mères- en -velours ont progressé, prospéré avec la même quantité de lait que celle donnée aux singes nourris par les mères- en -fil -de -fer qui eux ne grossissaient pas, dépérissaient. Le lait est insuffisant pour assurer la croissance et la vitalité. La douceur, une présence chaleureuse, une certaine illusion de présence, un imaginaire de la présence facilité par le bien-être des sens sont indispensables.

Troisième exemple : dans un service de bébés prématurés, les bébés sont réanimés, soutenus, nourris par des machines. Un jour enfin le bébé en est débarrassé. Certains bébés nourris comme les autres ne grandissent pas. On a réinstallé le bruit de la machine à côté d'eux. L'illusion d'une présence, rappelée par le bruit des machines, a fait effet : ils ont recommencé à grossir.

Le lait ne suffit pas. Le sein ou le biberon ne suffisent pas. Les bras de la mère ou d'une forme maternante et douce (son substitut, son tenant lieu de ...), la voix, le son, la présence , le regard et le toucher, le contenant éprouvé sont essentiels.

C'est une présence attentive qui crée le lien, aube de la relation et de l'échange. Et nous savons tous qu'il y a déjà un échange entre le nourrisson et la mère ou son substitut, la ou les personnes nourrissant l'enfant, le tenant dans leurs bras. La nourriture donnée apparaît dès lors comme le véhicule de la relation. D'où son importance.

La nourriture donnée au nourrisson puis à l'enfant est l'occasion, le support d'une relation, d'un échange.

Le Palais de Dame Tartine et le plaisir.

Nous connaissons l'importance du plaisir oral, l'importance de la gourmandise, du plaisir que prend l'enfant avec ce qui se mange ou se dévore. Les contes nous décrivent des fruits merveilleux, des festins, le Palais de Dame Tartine.

*Il était une Dame Tartine
Dans un beau palais de beurre frais.
La muraille était de praline,
Le parquet était de croquets,
La chambre à coucher
De crème de lait,
Le lit de biscuit,
Les rideaux d'anis.*

Le mari, la fille de Dame Tartine sont faits de sucreries...

*Voici que la fée Carabosse,
Jalouse et de mauvaise humeur,
Renversa d'un coup de sa bosse*

Le palais sucré du bonheur.

La morale de la chanson suit immédiatement :

*Pour le rebâtir,
Donnez à loisir,
Donnez, bons parents,
Du sucre aux enfants.*

Evidemment les diététiciens d'aujourd'hui protesteraient vigoureusement, on pourrait mettre la chanson à l'index... Mais mes réflexions d'aujourd'hui me conduisent non pas vers des bons conseils de bonne santé mais vers les rêves et rêveries révélateurs du sens et de la place de la nourriture chez l'enfant.

Un jeune garçon en cure se voit dans un rêve pénétrer au château de la Bouffe. Il a dessiné un château avec beaucoup de tours et de rondeurs. Autour du château, des arbres chargés de fruits et de friandises. « C'est le château de la Bouffe ! Le roi, c'est moi. Quand je veux manger quelque chose, on me l'apporte sur un chariot. Et si ça ne me plaît pas... je le jette en l'air... Ça retombe partout, ça fait « flocc » ! Et on m'en apporte encore et encore, plein de gâteaux, plein de choses... » Il s'en donne à cœur joie.

Cette orgie enfantine m'évoque le rêve de cet homme qui se voit sur une chaise haute, maniant une grande cuillère en bois, frappant et faisant éclabousser de la bouillie autour de lui : un roi fainéant, capricieux et gourmand. Il en est tout confus et étonné, lui qui est si sérieux, si correct, et qui exerce son autorité de manière si respectable !...

Il finit par dire que oui, il aimerait être un peu plus drôle : « j'ai toujours été trop sérieux à partir du collège. Alors que j'ai eu une enfance si libre ! » Et il évoque la fantaisie de sa grand-mère et de son père (« ma mère était plus raide »), les repas où l'on riait beaucoup chez les grands-parents.

Plusieurs fois il reviendra sur les idées fantaisistes de sa grand-mère, la gaîté et la liberté des repas chez ses grands-parents : « on faisait les fous, on faisait des bêtises... c'était gai... c'était... marrant » (il s'excuse du mot *marrant*, « pas très sérieux »). « Et voilà, maintenant, je suis tellement collet-monté ! » Toujours à la même place à table, rien ! » Sauf en rêve-éveillé où il régresse jusque vers la toute-puissance de ses dix-huit mois !

Dans son livre *L'enfant lecteur*, Sophie de Mijolla s'intéresse à l'intérêt accordé par les enfants d'aujourd'hui à des livres toujours demandés dont les livres de la Comtesse de Ségur, notamment *Les malheurs de Sophie*. Elle vient de développer l'idée que l'enfant-lecteur trouve dans les lectures qu'il aime l'expression satisfaisante de ses pulsions, de ses désirs. Notamment l'expérience de la jouissance. Et en ce qui concerne la Sophie de la Comtesse de Ségur, l'expérience du caractère illimité de ses désirs.

La gourmandise telle que nous la montre Sophie se confond avec le vertige de l'illimitation d'une pulsion orale qui ne parviendrait pas à la satiété. S. de Mijolla rappelle que la petite Sophie Rostopchine (alias Comtesse de Ségur) était élevée selon des principes très stricts : ainsi, pas le droit de manger ni de boire entre les repas. Si bien que la petite Sophie des *malheurs de Sophie* a

une gourmandise effrénée, celle de la faim qui lui fait avaler gloutonnement le pain des chevaux. Je la cite un peu longuement car son développement est remarquable :

« On pourrait penser ne pas trouver beaucoup d'écho à cette détresse chez le jeune lecteur occidental gavé de biscuits et de sodas, mais ce que l'enfant revit au travers de la gourmandise de Sophie, c'est l'illimitation orale.

Quel est l'enfant qui n'a pas ressenti qu'il pourrait, si on lui en donnait l'occasion, manger tous les chocolats d'une boîte, voire tous les gâteaux de la vitrine du pâtissier ? Le point n'est pas en effet de parvenir à la satiété, laquelle sera vécue plutôt comme de l'écœurement, mais d'être incapable de faire cesser la recherche de ce plaisir sucré. La jouissance entraîne le désir de la réitérer encore et encore, jusqu'à l'épuisement, lequel n'est qu'une parenthèse dans l'orgie gargantuesque. Le dépressif adulte qui se gave de nourriture mais aussi l'alcoolique retrouveront cette sensation qui alors, plus que le plaisir, évoque la souffrance de ne pouvoir remplir le tonneau des Danaïdes... »

L'épisode de Sophie face aux fruits confits interdits combine une incertitude obsessionnelle (lequel choisir puisqu'elle n'aura droit qu'à deux) avec le vertige du plaisir coupable : « Lequel prendrai-je demain ? se dit-elle. Elle ne peut se décider ; c'est tantôt l'un, tantôt l'autre... J'ai une bonne idée ; si je grignotais un tout petit morceau de chaque fruit, je saurais le goût qu'ils ont tous, je saurais lequel est le meilleur, et personne ne verrait rien, parce que j'en mordrais si peu que cela ne paraîtrait pas. » Ravi de cette initiative, l'enfant lecteur découvre parmi les fruits qu'il connaît d'autres, inconnus, qu'il suppose encore meilleurs : le cédrat, l'angélique... et finit par s'apercevoir que, sans s'en rendre compte, lui et Sophie ont tout vidé. Il ne reste plus qu'à espérer que le mensonge prendra et que la mère voudra bien croire qu'il s'agit des méfaits d'un rat !

S'il se souvient que la mère avait reçu dix boîtes de ces merveilles, il ne fera certainement pas à Sophie le reproche d'en priver les autres membres de la famille et trouvera désolante la parcimonie de la mère qui prétend en limiter le plaisir.

Ainsi l'enfant-lecteur qui a commencé à aimer la lecture parce qu'il a été un enfant à qui on lit des histoires a pris goût à la lecture et lit lui-même pour le plaisir de voir exprimés et joués ses désirs les plus crus, les plus violents.

Trouver, grâce à ce que la lecture offre à l'enfant-lecteur, qu'un écrit peut parler d'un soi aussi violent, aussi pulsionnel et cela, justement, grâce en particulier au récit de la gourmandise, nous sommes tout à fait dans le sujet qui nous réunit ce soir. »

Une charnière : le jeu comme relation et comme plaisir.

Et pourtant manque toujours une charnière. Il n'est que trop évident que l'objet de l'art et de la culture ne concerne pas la seule nourriture.

Un pas est fait qui a montré que l'acte de nourrir l'enfant ne se limite pas et ne doit pas se limiter au nourrissage mais qu'il est déjà relation et véhicule d'affects. Expression de désirs et de pulsions.

Je viens de faire apparaître comment, dans l'acte de se nourrir, passent des pulsions violentes que l'enfant éprouve plaisir à retrouver décrits dans des livres ou des chansons, objets culturels.

Mais je cherche toujours la charnière qui me permet de dire que dès le bon sein donné par la mère suffisamment bonne s'ouvre l'accès à la culture.

Je vais donc faire le chemin à l'envers et retourner vers Winnicott pour m'interroger sur l'expérience culturelle (c'est-à-dire la culture vécue par le sujet).

« La place où se situe l'expérience culturelle est l'espace potentiel entre l'individu et son environnement. On peut en dire autant du jeu. L'expérience culturelle commence avec un mode de vie créatif qui se manifeste d'abord dans le jeu. »

Le jeu, Winnicott dans sa vie d'adulte le pratiquait sans cesse. Le témoignage de sa femme dans un numéro de *L'Arc* consacré à Winnicott est particulièrement intéressant. Elle campe bien cet homme si attachant !

« Il y a plusieurs années, un visiteur, qui passait quelques jours chez nous, regarda autour de lui, songeur, et dit : « Vous et Donald, vous *jouez*. » Je me rappelle avoir été surprise de cet éclairage nouveau qu'il jetait sur nous. Nous n'avions certes jamais *décidé* de jouer, il n'y avait, dans cette conduite, rien de conscient, rien de délibéré. C'est ainsi que nous vivions, tout simplement, mais je voyais bien ce que notre visiteur entendait par-là. Nous jouions avec les choses – nos possessions – les ré-arrangeant, les prenant, les écartant, selon notre humeur. Nous jouions avec les idées, jonglant avec elles au hasard, sachant que nous n'avions nul besoin d'être du même avis, que nous étions assez forts pour ne pas être blessés l'un par l'autre. »

Place du jeu dans leur vie. Place du jeu dans le rapport de travail avec les enfants et place d'une réflexion sur le jeu dans la cure, sur le jeu dans le vécu de l'enfant et dans la formation de sa personnalité.

Ainsi, dans ma marche à l'envers, je suis passée de l'idée d'expérience culturelle à celle de capacité de créer que Winnicott assimile à la capacité et à l'expérience du « jouer ».

Or, cette expérience de la capacité de jouer et de l'acte de jouer, Winnicott en voit les débuts très précocement dans la vie de l'enfant. C'est à la relation primaire entre la mère et l'enfant qu'il l'attribue. Le jeu se développe dans l'espace des possibles, dans l'espace du désir, de l'hallucination de sa réalisation, de l'illusion créatrice de l'objet manquant.

Cette acceptation de l'attention et la création de l'espace potentiel ne sont possibles que dans la mesure où l'enfant est et se sent en sécurité. La mère suffisamment bonne lui assure la présence du sein, du lait, du regard, de l'amour. Elle est son contenant. Mais la mère suffisamment bonne sait peu à peu laisser un espace se glisser dans sa relation au bébé. C'est cet espace qui, venu en son temps, devient pour l'enfant l'espace du possible, l'espace potentiel.

L'enfant invente alors, crée son fameux objet transitionnel qui assure la transition avec le monde extérieur. Il joue avec ses pieds avec ses doigts. Il joue avec ses lallations qui présentent la mère absente.

« Dans des circonstances favorables, l'espace potentiel se trouve rempli par les produits de la propre imagination créatrice du bébé. Dans des circonstances défavorables, cette utilisation créatrice des objets fait défaut ou est relativement mal assurée. »

Ainsi se crée l'accès à ce qui deviendra l'expérience culturelle qui dérive du jeu rendu

possible par la toute première expérience de confiance que vit le bébé avec sa mère suffisamment bonne.

Je conclurai en évoquant cette maman qui venait en séance avec son nourrisson... Après le temps de l'allaitement calme à l'abri de sa grande écharpe est venu le temps de la présence tout contre elle toujours à l'abri de la grande écharpe. Puis du bébé posé par terre entre nous sur le tapis, un bébé gazouillant et jouant avec ses petits objets, ses doigts, etc., puis de la maman sans le bébé qui semble-t-il acceptait bien l'absence. La petite fille avait suffisamment créé l'image de sa mère qu'elle pouvait convoquer à son gré, mais aussi d'un monde possible sans la présence physique de la mère. La mère le savait, pouvait se séparer et offrir la séparation à son enfant.

A cette évocation j'en ajoute une autre, cette conférence entendue un jour : le conférencier avait la double expérience des bébés et des bibliothèques. Il recommandait à ses auditeurs de ne pas fétichiser le livre, de donner des livres à manipuler au tout-petit, « et tant pis/tant mieux, disait-il, s'il le suce, s'il le mord et finalement l'abîme. Car il l'absorbe ! C'est le début de l'amour du livre. »

Dernière observation : lorsque j'étais une jeune maman, j'avais lu dans un de ces livres supposés aider les parents dans l'éducation de leurs enfants, un conseil qui ne correspondait pas à ce que mes propres parents auraient eu comme règle de conduite : « laissez l'enfant toucher à sa nourriture ». Une de mes filles encore petite n'avait pas grand appétit. En vacances, je m'enfermai avec elle dans la cuisine afin que personne n'assiste à son repas et je la laissai toucher à sa nourriture... que dès lors elle mangeait joyeusement. On pouvait craindre qu'en grandissant elle aille à l'encontre de tous les principes de bonne tenue à table, etc. Mais c'est elle qui inventa plus tard, lorsque les parents s'absentaient, « les repas-ma-chère » avec ses sœurs. Beau couvert, nourriture bien présentée où tout le monde parlait comme dans les livres de la comtesse de Ségur : « ma chère prendriez-vous encore quelques pommes-de-terre... ? » Tout cela qui laissait présager ce qui est advenu plus tard : le goût de recevoir des amis, de faire de la bonne cuisine, mais aussi de se nourrir d'art et de culture.

Je conclurai avec une phrase d'Aragon citée par B. Cyrulnik :

*« Les yeux de mon âme et mon corps n'ont pas un différent langage...
Mon corps est fait de votre argile »*

C'est pourquoi, conclue Cyrulnik, le corps « ne peut vivre que vêtu d'un manteau de paroles ». Et cela, ajouterai-je, dès ses tout premiers moments de vie.